

grandes ames passioient par ces sortes d'épreuves, qu'on relève par de grands noms d'angoisses, de solitudes, de martyre, de mort & d'anéantissement.

On ne veut pas nier néanmoins que Dieu n'ait éprouvé par ces peines extraordinaires des ames très-saintes, & qu'ainsi les dégouts, les insensibilités, les ténèbres qu'elles décrivent, ne puissent subsister avec une très-grande pureté de cœur, & que Dieu ne s'en soit même servi pour conserver ou pour augmenter celles qu'elles avoient; mais on ne croit pas qu'on eût droit d'en tirer les conséquences que certains Auteurs en tirent, comme nous le ferons voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Quel jugement on doit porter, suivant la doctrine des saints Peres, des divers états ci-dessus décrits, & ce que l'on y doit demander à Dieu.

L'INSENSIBILITÉ du cœur & les ténèbres de l'esprit pouvant être jointes d'une part, comme nous l'avons montré, avec l'état du péché

mortel, ou avec de grandes imperfections, & de l'autre avec des imperfections légères, & même avec une très-grande vertu, l'on n'en peut rien conclure avec une entière certitude pour juger de l'état de l'ame; car il ne s'ensuit pas, ni que ceux qui sont insensibles ne soient fort élevés en grace, parce que cette insensibilité peut avoir été attirée par de grands péchés, ni aussi qu'ils soient, ou fort imparfaits, ou criminels, puisque Dieu permet quelquefois que des ames très-pures se trouvent dans ces états.

Mais quand on reconnoît en soi des causes effectives qui ont attiré cette dureté de cœur, comme de grands péchés ou de grandes négligences, on a tout sujet de la prendre alors pour une punition de Dieu; & l'on ne doit pas seulement reconnoître qu'on a mérité cet abandon de Dieu par ses infidélités; mais on en doit de plus gémir comme d'un état funeste & dangereux, & qui marque, ou une absence totale, ou un extrême affoiblissement de la grace.

Quand même on ne se sentiroit coupable de rien, & que notre conscience ne nous reprocheroit aucune negli-

gence considérable, comme on ne fait néanmoins jamais avec certitude si l'on est digne d'amour, ou de haine, si on n'a pas perdu la grace par quelque péché secret, ou si on ne l'a point affoiblie par l'abus des choses saintes; la privation que Dieu fait sentir de ses lumieres & de ses graces, doit toujours nous faire entrer dans ces sentiments d'humilité & de crainte; & bien loin d'en prendre sujet de nous croire dans un état saint & élevé, nous devons au contraire nous regarder en cet état comme éloignés de Dieu, & comme éprouvant les effets de sa colere.

*Serm. 54 in
Cant. n. 8,
c. 9.*

» Saint Bernard parlant, ou en sa propre personne, ou en celle de ses Religieux, ne rapporte point ces ténèbres & cette insensibilité à d'autre cause qu'à l'orgueil. » Il s'est trouvé, dit-il, de l'orgueil en moi, & le Seigneur s'est détourné de son serviteur dans sa colere. C'est de-là que vient cette stérilité de mon ame & ce manquement de dévotion que je souffre: comment mon cœur s'est-il ainsi séché, & comment est-il devenu tout matériel & comme une terre sans eau? Je ne puis être touché de componction jusqu'à verser des larmes, tant la du-

reté de mon cœur est grande. Je ne trouve plus de gout à la Psalmodie; je ne saurois m'appliquer à lire; je ne me plais point à prier; je ne me trouve point disposé à faire mes méditations ordinaires: où est ce saint enivrement d'esprit, où est cette sérénité d'ame, cette paix & cette joie que l'on possède dans le S. Esprit? L'état où je suis me rend paresseux à l'ouvrage des mains, assoupi dans le temps des veilles, prompt à la colere, opiniâtre dans mes averfions, plus indulgent à ma langue & à ma bouche, moins animé & plus lâche dans l'exercice de la prédication. Hélas! le Seigneur visite toutes les montagnes qui sont autour de moi, & il n'y a que moi dont il ne s'approche point; « & un peu après ce discours il conclut qu'il faut attribuer à l'orgueil cette privation des graces de Dieu.

» Ne doutez point, dit-il, que l'orgueil n'en soit la cause, encore même que cela ne vous paroisse pas, & que vous ne vous trouviez coupable de rien; car Dieu connoît en vous ce que vous n'y connoissez pas, & il est lui-même votre Juge. Celui qui donne sa grace aux humbles, ôtera-t-il à une personne vraiment humble la grace

qu'il lui a donnée? La privation de la grace est donc une preuve de notre orgueil, quoiqu'à la vérité il arrive quelquefois que Dieu la soustrait, ou la retire, non pour un orgueil que l'ame ait déjà, mais à cause de celui qu'elle auroit, s'il ne la retiroit pas. Vous avez un témoignage évident de cette vérité dans la personne de l'Apôtre, lorsqu'il souffroit malgré lui les aiguillons de la chair; car ce n'étoit pas qu'il eût le cœur élevé par aucun sentiment de présomption, mais c'étoit de peur qu'il ne s'élevât. Cependant que l'orgueil soit présent, ou qu'il ne le soit pas encore, il est toujours néanmoins la cause de ce que Dieu nous ôte sa grace.

» D'où vient, dit-il en un autre endroit, que le travail de la pénitence nous paroît si rude, que les mortifications du corps nous sont si pénibles, que l'abstinence nous est onéreuse, que notre ame s'endort d'ennui dans les veilles? Il n'en faut point chercher d'autres causes que la disette où nous

De S. And. Serm. 2, n. 4. aliud sanè quàm ob inopiam Spiritûs. ce

Ce Saint considéroit donc cet état comme une punition de l'orgueil, & comme une privation de graces; &

bien loin de vouloir qu'on s'en glorifiât, & qu'on l'aimât, il vouloit que ce fût un sujet de gémissements & de soupirs.

Il ne pratiquoit pas seulement cela lui-même; il donnoit la même instruction aux saints Religieux qui étoient sous sa conduite. » Mes enfans, leur dit-il, cette pensée que la grace nous est ôtée à cause de notre orgueil, étouffe en nous la présomption, & elle sert à nous faire reconvrer la grace; je désire que vous ne vous épargniez pas, & que vous vous accusiez vous-mêmes, si vous sentez en vous quelque refroidissement de la grace & quelque langueur dans la vertu, comme je m'accuse moi-même quand je suis dans cet état: *Volo vos, non parcere vobis, sed accusare vosmetipsos, quoties fortè in vobis vel ad modicum torpere gratiam, virtutem languescere deprehenditis, sicut ego pro hujusmodi meipsum accuso.* C'est là, dit-il encore, ce que doit faire un homme qui examine avec soin sa conduite, & qui est toujours en garde contre l'orgueil.

C'est en cette maniere & par cette disposition d'humilité que Dieu forme dans le cœur ensuite de cette soustrac-

tion de grace, que saint Bernard appelle cet état un secours de Dieu. » Apprenez, dit-il, que dans la vie spirituelle vous devez espérer d'en haut un double secours, la correction & la consolation. L'une vous exerce au-dehors; l'autre vous visite au-dedans. L'une réprime votre insolence; l'autre vous remplit de confiance. Celle-là produit l'humilité, & celle-ci console la pusillanimité. Celle-là vous rend circonspects, & celle-ci dévots. «

Ainsi cet état n'est un secours qu'au même sens que l'on peut dire, que l'absence de la grace est un secours, & que les péchés cooperent à notre bien. Et cela veut dire seulement, qu'en connoissant mieux par-là notre néant & notre foiblesse, nous en devenons plus humbles par une nouvelle grace que nous recevons de Dieu. Cette doctrine d'un Saint si éclairé, doit faire conclure que c'est une conduite dangereuse de flatter d'une éminente perfection, les ames qui sont dans cet état de ténèbres, & de leur faire envisager leur dureté & leur obscurcissement comme un état précieux, comme un chemin grand & royal, préférable aux plus éclatantes lumieres. Et

l'on peut dire que cette spiritualité semble ne tendre qu'à empêcher ces ames de s'humilier sous la main de Dieu; à les rendre superbes dans leur pauvreté, à leur ôter la compassion qu'elles doivent avoir d'elles-mêmes, & à les réduire ainsi au plus misérable état où puissent être les ames; puisqu'il n'y a point de plus grande misere, selon saint Augustin, que d'être misérable sans connoître sa propre misere. *Quid miserius misero non miserante seipsum?*

Quand cette regle recevoit quelque exception à l'égard de quelques ames extraordinaires, elle en recevoit peu; parce qu'il n'y a rien de plus rare que ces personnes extraordinaires, & que la plupart de celles qui passent pour telles, ne sont extraordinaires qu'en illusion. Mais on peut même dire à l'égard des plus saintes qui sont dans ces peines, que quand elles seroient assurées comme saint Paul de leur persévérance, & quand elles sauroient que Dieu ne puniroit pas en elles par-là des fautes passées, mais qu'il auroit pour unique fin de les préserver d'un orgueil dont elles ne seroient pas encore coupables, elles n'auroient pas

droit néanmoins de parler avec estime, ni de se trouver bien dans ces états. Car il faudroit toujours que la vue de la vérité éternelle leur fit regarder ces ténèbres & cette insensibilité comme une tentation; comme un dérèglement de leur imagination & de leur esprit, dont Dieu n'est point auteur; comme un effet du péché qui divisant leur ame, & la rendant plus pesante, l'empêcheroit de se porter à Dieu toute entiere. Et en les regardant de cette sorte, elles feroient obligées d'en gémir comme d'une très-grande misere, bien loin de s'y plaire & de s'en glorifier. Si Dieu en tire du bien pour elles, comme il en tire des péchés mêmes, c'est un effet de sa bonté, & non pas de cet état, qui n'a rien en soi qui ne soit mauvais, & qui ne devient utile que par la grace toute gratuite que Dieu fait à certaines ames de les faire entrer par là dans une connoissance plus profonde, & un sentiment plus vif de leur misere & de leur néant.

Mais peut-être qu'au moins les Peres ne demandoient pas à Dieu le retour de ses consolations & de ses lumieres, & qu'ils ne conseilloyent pas aux autres de le demander. C'est encore une spé-

culacion qu'on ne trouvera point dans les Peres. Saint Bernard enseigne au contraire qu'il faut chercher le Saint-Esprit avec grand soin, & qu'il faut tendre à le posséder avec abondance: *Queramus hunc Spiritum, fratres mei, ut quem jam habemus, abundantius adhuc habeamus.*

*Bern. de
sancto Andr.*

Il enseigne en un autre lieu, que Dieu ne s'éloigne des ames qu'afin qu'elles le cherchent avec plus d'ardeur. » Donnez-moi, dit-il, une ame que le Verbe son Epoux ait coutume de visiter, à qui la familiarité donne de la hardiesse, le dégoût de la faim, le mépris de toutes choses, du repos; & je ne différerai point de lui attribuer la voix & le langage d'une épouse, & de lui en donner aussi le nom, & je croirai qu'elle aura part à cette parole: *Revenez*, que j'explique maintenant. Car elle témoigne sans doute qu'elle a mérité la présence de celui qu'elle appelle ainsi, quoique peut-être elle n'ait pas été digne d'une si abondante communication de ses graces qu'elle pourroit le désirer. Car si elle ne les a point du tout méritées, elle ne seroit pas en état de rappeler ce divin époux, mais elle ne feroit que com-

*Serm. 74^{1^{er}}
Cant.*

mencer à l'appeller comme n'en ayant point encore été visitée. Cette parole, *Revenez*, signifie le retour de celui qu'on a déjà possédé; & il ne s'est peut-être retiré qu'afin de se faire rappeler avec un plus ardent désir, & de se faire posséder avec plus de constance & de force. Car lorsqu'il feignit de vouloir se séparer de ses Disciples qu'il rencontra sur le chemin d'Ématis, ce n'étoit pas qu'il en eût envie, mais c'est qu'il vouloit leur faire dire de tout leur cœur: *Demeurez, Seigneur, avec nous, parce qu'il est déjà tard.* Ce Verbe divin ne cesse donc point de pratiquer cette feinte charitable, ou plutôt cette dispensation salutaire de son absence & de son retour vers l'ame qui lui est toute dévouée: il veut qu'elle l'arrête au moment de son passage, & qu'elle le rappelle quand il s'éloigne. Car on peut rappeler ce Verbe divin, puisqu'il a dit: *Je m'en vais & je reviens à vous; & qu'il ait dit aussi: Encore un peu de temps, & vous ne me verrez plus; & encore un peu de temps, & vous me verrez.* «

Et plus bas, après avoir décrit les effets de la présence du Verbe dans l'ame, il ajoute: » Que parce que son

éloignement fait que son ame devient froide & engourdie, cet état de langueur est le signe de son absence, & qu'il est nécessaire que l'ame soit triste jusqu'à son retour. Je me servirai donc, dit-il, toute ma vie de cette parole, *Revenez*, pour rappeler le Verbe; & toutes les fois qu'il s'éloignera de moi, je ne cesserai point de crier après lui: *Revenez*, par un ardent désir de son retour, afin qu'il me rende la joie de son salut, c'est-à-dire lui-même. Je vous avoue, mes enfants, que lorsque je ne possède pas cet unique objet de mes desirs, je n'ai point d'autre désir que celui-là. On voit assez par-là que saint Bernard n'étoit pas de l'avis de ceux qui conseillent de désirer que leur insensibilité ne soit jamais amollie par aucune goutte de la rosée de la grace.

Il est remarquable que ce saint Docteur ne parle presque jamais des tiédeurs & des aridités des ames, qu'il ne propose le remède de la priere & qu'il n'exhorte à s'en fervir. Il représente, par exemple, dans son neuvième Sermon sur les Cantiques, les plaintes d'une ame plongée dans cette sécheresse d'esprit: mais ces plaintes se terminent à la priere, & ne sont même

qu'une priere. » Il y a bien des années, leur fait-il dire, que par la grace de Dieu je mene une vie chaste & tempérante, que je m'applique à la lecture, que je résiste à toutes mes passions. Je donne souvent beaucoup de temps à la priere, je veille souvent contre les tentations, je ne donne sujet de plaintes à personne. Cependant en accomplissant ainsi les préceptes, mon ame ne laisse pas de demeurer comme une terre altérée. Afin donc que mon holocauste soit plein & parfait, *donnez-moi, Seigneur, un baiser de votre bouche.* »

» Ceux qui parlent de cette sorte, dit-il ensuite, désirent ardemment l'esprit d'intelligence & de sagesse pour les goûter. Je crois que c'étoit par ce même désir que le saint Prophete faisoit à Dieu cette Priere : *Que mon ame soit rassasiée, & comme engraissee de viandes délicieuses, & elle fera éclater vos louanges par des transports de joie.* Il proteste lui-même à son égard qu'il en usera toujours de la sorte, & qu'il ne manquera jamais de rappeler la grace sitôt qu'elle s'éloignera de lui. *Quoties labetur, toties repetetur à me : nec cessabo clamitare, quasi post tergum abeuntis, ardenti desiderio cordis ut redeat.*

Saint Bernard ne croyoit donc pas que cet état de sécheresse fût préférable à tout autre. Il ne souhaitoit nullement d'y demeurer. Et sans entrer ici dans la discussion de ce que disent les Théologiens Mystiques, qu'il y a un certain état de sécheresse où l'ame n'a aucun désir de recouvrer les sentiments de la grace dont Dieu l'a privée, & qu'ils appellent pour cette raison un état de *mort* & d'*anéantissement*, il paroît manifestement que cet état étoit inconnu à S. Bernard.

L'on ne trouvera point que les Auteurs un peu anciens en aient parlé autrement que lui. Ils nous enseignent tous que Dieu ne nous ôte les sentiments de sa grace, qu'afin de nous la faire rechercher avec plus de soin. C'est pourquoi l'Auteur de l'imitation de Jesus-Christ remarque que le Prophete Roi ayant éprouvé l'absence de la grace qu'il exprime par ces paroles : *Vous avez détourné votre visage, & j'ai été troublé*; au lieu de vouloir demeurer dans cet état, s'adresse au contraire à Dieu avec plus d'instance, & obtient l'effet de sa priere en recouvrant la grace qu'il avoit perdue : *Convertisti planctum meum in gaudium meum.*

mihi, & circumdedisti me latitiâ. Il fait faire ailleurs une priere à l'ame chrétienne, afin d'obtenir de Dieu qu'il la console en la visitant : *Noli consolationem tuam prolongare; noli consolationem tuam abstrahere, ne fiat anima mea sicut terra sine aqua.*

On peut donc supposer avec justice que ces maximes sont celles de tous les anciens Docteurs. Et cela suffit pour nous convaincre de la fausseté de tous les raisonnements proposés au commencement de ce livre, qui tend à faire croire qu'il faut, ou préférer, ou égaliser l'état des ténèbres, de froideur & d'insensibilité, à celui de lumière, de dévotion & de ferveur.

Il ne sera pas néanmoins inutile d'éclaircir en particulier trois principes faux ou captieux que nous y avons marqués.

L'un est que les différents états de l'ame n'étant point Dieu, & étant quelque chose de créé, le détachement parfait où l'on doit être de toutes les créatures, nous oblige d'y être indifférents, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui doit être l'objet de notre attachement, comme il est lui seul notre véritable bien.

Ce que l'on doit répondre à cela, est qu'il est bien vrai que la ferveur de l'amour de Dieu opposée à la sécheresse & à la froideur, n'est pas précisément Dieu, mais que c'est un moyen par lequel nous nous unissons à lui. C'est un devoir de justice que nous lui rendons, & par lequel nous ne faisons que nous acquitter du précepte de l'amour de Dieu, puisque, comme on l'a déjà montré, on ne sauroit aimer Dieu avec une ferveur qui aille au-delà de ce que Dieu nous commande.

Ainsi le même devoir qui nous oblige de préférer Dieu à toutes choses, nous oblige aussi à préférer les moyens par lesquels on s'acquitte mieux de ses devoirs envers Dieu, à ceux par lesquels on s'en acquitte moins parfaitement. D'où il s'ensuit qu'il vaut mieux aimer Dieu ardemment que de l'aimer foiblement; qu'il vaut mieux se porter à lui sans partage d'esprit, ni de cœur qu'avec un esprit & un cœur partagé & affoibli, & qu'ainsi il faut préférer l'état de ferveur à celui de sécheresse.

Il y a deux manieres de suivre J. C. Serm. 21
in Cant. selon saint Bernard, ou étant entraîné après lui, ou en courant après lui. On est traîné quand la grace est foible,